

VIEILLES COUTUMES BULGARES :

LES DANSEURS DU FEU

DÉPÊCHEZ-VOUS d'aller les voir, nous avait-on dit à Sofia. C'est une coutume qui disparaît. Autrefois, des villages entiers l'avaient en honneur. A présent, seules quelques vieilles femmes ont conservé le rite ancestral...

Assez sceptiques, nous étions partis. Le train jusqu'au port de Bourgas, sur la mer Noire. De là, en auto, 80 kilomètres de mauvais chemins vers le sud, dans la direction de la frontière turque. Pays de montagnes peu fleuves — la Strandja — couvertes des plus belles forêts de chênes que possède la Bulgarie. C'est déjà la Thrace, antique pays des légendes et des mystères...

Le village de Bulgari, où nous nous rendons, est tout à fait pauvre. Dans cette région sans routes, sans débouchés, les habitants n'ont pour toute ressource que de maigres champs d'orge et le trafic du charbon de bois, que des voiliers turcs, ancrés dans les anses de la côte, emportent vers Stamboul. On comprend que dans ce pays reculé, à l'écart de toute civilisation les vieilles croyances aient subsisté.

Chaque année, aux fêtes de saint Constantin et de sainte Hélène, les 21 et 22 mai selon le calendrier Julien, les 2 et 3 juin selon notre

leur danse du feu. Ils ont même un chef, la vieille « baba » (1) Nouna, qui a oublié son âge et qui, depuis le temps où elle était petite fille jusqu'à ces dernières années, a pratiqué la danse rituelle. Mais les temps sont changés ! L'an dernier, paraît-il, et l'année d'avant, les « nestinari » n'ont point dansé.

Nous interrogeons baba Nouna. La vieille gémit doucement : « Il n'y a plus que quelques femmes à présent. Et qui sait si elles danseront ? Elles danseront si Dieu veut. La foi se perd, vois-tu. Ce n'est pas comme autrefois. Nous ne sommes plus restées que les vieilles. Les jeunes ne veulent plus danser. Un homme a même défendu à sa femme de danser ; il disait que ça l'empêchait d'avoir des enfants... Ah ! où est le temps où la fête durait toute une semaine ! Alors, il y avait beaucoup de « nestinari »...

— Dis-moi, baba Nouna, quand vous dansiez sur la braise, est-ce vrai que vous ne sentiez rien ?

— Naturellement, nous ne sentons rien. Saint Constantin et sainte Hélène ne vont pas nous laisser brûler ! Ils marchent devant

(1) Grand-mère, mère ici, la mère Nouna.



La vieille « baba » Nouna, la plus vieille des « nestinari ».



Les icônes sont portées par de jeunes hommes à la source de Saint-Constantin.

Au premier plan, un jeune garçon porte un trépied sur lequel sont fixés les cierges.

calendrier, une cérémonie religieuse se déroule. Après le service divin, après les danses populaires qui le suivent et qui durent toute la journée, à la tombée de la nuit un grand feu est allumé sur la place du village et quelques-uns des fidèles, dans un état d'extase religieuse, portant les saintes icônes, dansent pieds nus sur de la braise ardente.

Ces « nestinari », comme on les appelle, d'un nom que nul ne peut expliquer et qui se perd dans la nuit des temps, forment une petite troupe d'initiés. Ils ont leur chapelle, où sont déposés les icônes ainsi que le tambour rustique et la cornemuse paysanne qui scandent

nous et jettent de l'eau sur la braise, et nous ne sentons rien...

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand baba Nouna, suivie de ses compagnes, pénétra dans la petite chapelle. Face aux icônes, les « nestinari » se signent, se prosternent sans arrêt ; une pieuse extase les gagne.

La nuit est à présent tout à fait tombée. Le tas de bois allumé sur la grand-place jette sa haute flamme. Un vieillard vient remuer le foyer. A l'aide d'une branche il étale la braise. Aussitôt l'aigre mélodie des « nestinari » se fait entendre et à pas rapides leur petite procession pénètre dans le cercle des paysans. Trois fois elle fait le tour du feu.

C'est alors qu'une vieille se détache. Vêtue de noir, le voile noir des femmes mariées couvrant sa tête, pieds nus, elle se signe devant les icônes, les baise tour à tour, en prend une et, la portant devant elle comme pour la contempler, les yeux fixes, son rude visage de paysanne tendu dans une expression sévère, elle commence, à petits pas réguliers, pressés,



Après la danse sur le feu, les « nestinari » se réunissent dans leur chapelle pour un repas frugal.

quatrième dimanche de carême, les filles et les garçons du village venaient s'ébattre et danser sous le vieux hêtre. Ils goûtaient là et buvaient à la fontaine après les rondes joyeuses... Ce coin champêtre est dominé maintenant par l'imposante basilique que fit ériger la reconnaissance nationale et tout ornée de fresques historiques. On peut admirer de là le paysage pastoral, la Meuse qui serpente dans la campagne paisible, les collines aux lignes si pures... C'est au sommet de l'une d'elles qu'est construit le splendide château de Bourlémont, avec son donjon et sa majestueuse cour d'honneur, véritable manoir seigneurial qui appartient au prince d'Hénin, comte d'Alsace.

Mais revenons à la « maisonnette » que visita Montaigne en 1580. L'auteur des *Essais* fut reçu par les descendants de Jean du Lys, prévôt de Vaucouleurs, second frère de Jeanne. « Ils nous montrèrent, raconte-t-il, les armoiries que le roi leur a données. » Il parle aussi de peintures qui couvraient « le devant » de la maison, mais qui depuis longtemps n'existent plus.

Regardons-la, telle qu'elle est demeurée, basse et trapue, sous son toit qui s'incline vivement de la gauche vers la droite, recouvert de tuiles qui ont remplacé les pierres plates de jadis.

Dans la façade principale, donnant sur le jardin, s'ouvre la porte en ogive ornée d'inscriptions et d'écussons. En haut : « Vive Labeur » avec un millésime :

+ MIL + IIII + IIII + I (1441)

Au-dessous, à droite, les armes des du Lys, données à Jeanne par Charles VII : « D'azur à l'épée haute d'argent avec garde d'or, supportant une couronne royale et acostée de deux fleurs de lys également d'or. » À gauche, les armes des Thiesselin, alliés de Claude du Lys : « D'azur à trois socs de charrie d'argent avec une molette d'or en abîme. »

Ces deux écussons sont reliés par l'inscription : « Vive le Roy Louis ! » qui commémore sans doute le procès en réhabilitation ordonné par Louis XI.

Au-dessus de la porte, dans une niche, se trouve une statue en fonte représentant Jeanne d'Arc à genoux.

Franchissons le seuil illustre et modeste et pénétrons dans la première salle.

C'est « la chambre de famille » où, dit-on, Jeanne naquit.

Elle est carrée avec, à gauche, une vaste cheminée paysanne dont les plaques de fer sont aux armes de Lorraine et de France. Au mur, près de la cheminée, on voit encore la tige de bois noirci à laquelle on accrochait la petite lampe à huile, « le capion ».

Jeanne dormait là parfois, près du foyer, lorsqu'elle avait cédé son lit à un pauvre de passage...

Le mur du fond porte une plaque de marbre blanc où se lit cette inscription :

L'AN MCCCXI
NAQUIT EN CE LIEU
JEANNE D'ARC
SURNOMMÉE LA PUCELLE D'ORLÉANS,
FILLE DE JACQUES D'ARC ET D'ISABELLE ROMÉE,
POUR HONORER SA MÉMOIRE,
LE CONSEIL GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT DES VOSGES
A ACQUIS CETTE MAISON,
LE ROI
EN A ORDONNÉ LA RESTAURATION,
Y A FONDÉ UNE ÉCOLE D'INSTRUCTION GRATUITE
EN FAVEUR DES JEUNES FILLES
DE DOMREMY, GREUX ET AUTRES COMMUNES,
ET A VOULU QU'UNE FONTAINE
ORNÉE DU BUSTE DE L'HÉROÏNE
PÉRFÉTA SON IMAGE ET L'EXPRESSION
DE LA RECONNAISSANCE PUBLIQUE.

Ces ouvrages ont été achevés le 25 août MDCCCXX.
À droite de la salle commune, on voit la chambre des parents, puis au fond, voici la chambre de Jeanne. Humble et triste chambre ! Elle ne s'éclaire, du côté nord, que par une minuscule fenêtre carrée en forme de soupirail.

Elle n'était séparée de l'église que par le jardin et le cimetière... et la légende prétend que l'enfant inspirée pouvait voir, les soirs de clair de lune, l'ombre des croix voisines se dessiner sur son lit...

Il n'y a plus ici que le châssis d'une armoire en bois de chêne, protégé dans le mur par un grillage; en dallage a remplacé le sol de terre battue; au plafond de torchis, des solives noires...

Mais quelle émotion, quel saint recueillement planent à jamais dans ce réduit sombre et nu où s'éveilla la sensibilité, où palpiterent les premiers rêves héroïques de la Vierge au grand cœur !

C'est là qu'elle pria, c'est là qu'elle se recueillait en écoutant les cloches de l'église voisine, là qu'elle méditait sur « les voix » entendues au Bois-Chesnu et sur les apparitions de saint Michel Archange, de sainte Catherine et de sainte Marguerite...

Dans le petit jardin, qui confinait au cimetière, à l'ombre d'un pommier, elle devait être « panne de lin » avec ses bonnes amies Mengette et Hauviette, quand elle n'allait pas faire paître ses moutons autour de l'arbre des Fées.

Comme on s'attendrit en imaginant le dernier regard de Jeanne à l'humble logis des siens, ce jour de la mi-janvier 1429 où elle partit vers Vaucouleurs pour ne plus revenir...

Vers son destin, le sacrifice et la gloire éternelle !

José DE BÉFRYS.



Le passage à Horta (îles Açores) du Lieutenant-de-Vaisseau-Paris.

Cependant que le courrier américain *Yankee Clipper* commençait ses traversées atlantiques postales régulières, notre *Lieutenant-de-Vaisseau-Paris* s'envolait de Biscarosse, le 16 mai, vers les États-Unis. Après une étape à Lisbonne, aux Açores et aux Bermudes, il amérisait à Port Washington, le 18 mai au soir. Il en repartait le 23 mai et était de retour à Biscarosse le 25. — Phot. A. Lenoir.

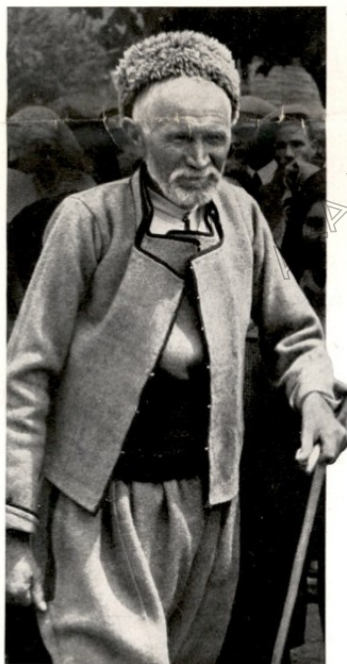
au rythme de la musique, à faire le tour du feu. Elle le fait une fois, deux fois ; au troisième, toujours hiératique, elle pénètre sur la braise, la piétine, la martèle de ses pieds nus. Un frémissement parcourt la foule... La femme a quitté le tas de braise, elle y retourne, en ressort encore et, de nouveau, y revient. A son tour, un homme se jette en avant vers le foyer et, par deux fois, longuement, remue la braise de ses pieds nus.

C'est fini. L'extase a passé. Saint Constantin a eu son hommage. Demain ce sera le tour de sainte Hélène. Les paysans se saisissent par la main et commencent autour du feu une danse endiablée.

Cependant, tandis que là-bas sur la place la haute flamme jette dans la nuit profonde des étincelles et que la joie populaire, jusque-là contenue, éclate bruyamment, les « nestinari » se sont retirés dans leur église. Calmes comme après une tâche naturelle et quotidienne, ils se réunissent, hommes et femmes, en un repas fraternel. Sur le sol de terre battue, un tapis paysan a été jeté ; par-dessus, une grossière nappe de toile. Des mets sont disposés : pains ronds et écuelles de lait caillé. Les « nestinari » sont graves, mais heureux. Indiscrettement nous regardons les pieds de la femme, des pieds petits, fins, à la peau douce, des pieds qui ne semblent pas habitués à marcher nus... Nulle brûlure n'y apparaît.

D'où vient ce rite ? Nul ne le sait. D'au delà de la mer, de l'Asie lointaine sans doute. Tout ce qu'on peut dire, c'est que depuis des temps immémoriaux il est pratiqué dans la région.

Cette terre est riche en passé religieux. Dans ces forêts profondes, au milieu de cette nature secrète, on aime à penser que des mystères divins se sont déroulés. C'est de ces lieux que le culte de Dionysos, exalté et sensuel, s'est répandu sur la Grèce. Ce pays a connu



Un vieux « nestinar ».
Photographies Bontcho Karastoyanov.



Un homme, par deux fois, longuement, remue la braise de ses pieds nus.



Une vieille, portant l'icône, danse sur la braise.

Le dos de l'icône qu'on aperçoit ici est orné de vieilles monnaies d'argent, enfilées en forme de croix, données en ex-voto par des paysans à saint Constantin et à sainte Hélène. Au fond, le tambour et la cornemuse.

toutes les inquiétudes religieuses. Des hérésies fameuses y ont vu le jour ou s'y sont développées.

Le rite des « nestinari » perpétue une foi millénaire : la foi dans les effets de l'extase religieuse, dans laquelle l'âme se libère et se purifie, rachète les péchés commis, les siens propres et ceux de la communauté. Et cette extase, longuement mûrie au prix de prières et d'épreuves, pendant des années parfois, arrive un jour à son paroxysme. L'initié est parvenu à une de ces hautes minutes divines où il s'identifie avec son saint patron. Alors, c'est la phase suprême. Le feu lui apparaît comme un besoin inéluctable. Il y est poussé par une force intérieure et secrète. Sans l'épreuve du feu, il ne saurait y avoir ni allègement des souffrances, ni rachat des péchés, ni bénédiction sur le village.

Il y aurait là matière à d'amples études.

Quand on considère ces femmes simples, que rien ne distingue de la masse des femmes

des villages, ces femmes au maintien sévère, au corps solide de paysannes, lorsqu'on voit la facilité, disons le naturel, avec lequel elles entrent en transe et sortent ensuite de leur pieuse extase, on peut bien difficilement donner une explication satisfaisante de cette « indulgence du feu pour la chair humaine » ! Ce qui est certain, c'est que ces gens-là sont absolument sincères et que nul truquage n'entre dans leur jeu. Pour eux, c'est la foi, une foi sincère, primitive, la foi qui soulève les montagnes, qui les pousse à ces redoutables pratiques.

En tout cas l'intérêt qui s'attache à ces curieuses coutumes est d'autant plus grand qu'elles sont sur le point de disparaître. C'est dommage. Comme l'eût dit Barrès, nous eussions été grâce à ces croyances millénaires en contact avec « les angoisses et les espérances du moyen âge » ! Emotion rare dont, en nos temps de plus en plus standardisés, nous eussions senti tout le prix.

ANDRÉ GIRARD.

L'ENVERS DU DÉCOR

DANS le wagon qui nous entraînait au milieu d'un des plus ravissants paysages de France, deux jeunes gens, contemplant avec attention le déroulement de ce film admirable, échangeaient à haute voix leurs impressions. « Vraiment, dit l'un d'eux, voilà une région qui n'est guère sympathique. — Oui, dit l'autre, tu as vu ces vallées, ces forêts, ces rivières ? C'est vraiment une calamité ! — Mon vieux, reprit rondement le premier, si tu connaissais la Normandie, c'est encore bien plus « moche ». Rien que des vergers et des pomriers à perte de vue. Au printemps, il n'y a partout que des arbres blancs et roses ! Ah ! on peut dire que ce sont de tristes pays ! »

Surpris d'abord, puis scandalisé par de pareils propos, je me demandais si j'allais pouvoir résister à la tentation de dire leur fait à ces impertinents lorsque la suite de la conversation me fit comprendre que j'avais eu raison de garder le silence. « La Normandie, mon cher, c'est la fin de tout ! Pendant 100 kilomètres, les champs que tu aperçois ne sont pas plus grands qu'un mouchoir de poche. Tu as beau regarder à droite et à gauche, tu ne trouves pas un seul terrain d'atterrissage ! »

J'avais recueilli, sans le savoir, sur les paysages de France le point de vue de deux aviateurs ! Et leur conversation, émaillée de récits d'innombrables accidents mortels, me prouva qu'en matière d'esthétique il est prudent de ne pas se laisser entraîner par un trop égoïste désintéressement.

Ces deux jeunes gens avaient évidemment raison de regarder avec sang-froid l'envers du pittoresque de la nature. Des régions gracieusement tourmentées et vallonnées représentent pour eux une menace de mort. Et l'on s'explique fort bien qu'une préoccupation professionnelle de cette importance empêche les hommes volants d'apporter dans la contemplation d'un paysage le même esprit que les « rampants ».

Et voilà qui pose de façon saisissante tout le problème de l'esthétique. La notion du beau est sujette à d'incessantes fluctuations conditionnées par l'évolution du progrès collectif. Toutes les grandes inventions scientifiques, lorsqu'elles ont bouleversé profondément le décor dans lequel vivait l'humanité, ont provoqué des modifications sérieuses dans les conceptions artistiques de nos ancêtres.

Quel que soit, en effet, le détachement supérieur de l'artiste, il est bien évident que, lorsqu'un élément de noblesse ou de beauté se trouve indissolublement associé à la notion d'un danger mortel, les canons de l'esthétique doivent subir un ébranlement profond. La beauté a certainement été liée à l'origine à un sentiment d'euphorie, de sécurité et d'agrément. Lorsque tous les hommes auront des ailes ils se feront du « beau paysage » une idée toute différente de celle des piétons. L'instinct de la conservation les obligera à reviser impitoyablement les axiomes qui dominent notre sentiment actuel de la beauté et de la laideur.

Admirez donc pendant qu'il en est temps encore les rocs escarpés, les vallées profondes et les forêts impénétrables, car, lorsque chacun de nous aura son avion particulier, nous prendrons en horreur ces vestiges du désordre originel de la nature et nous réserverons notre admiration et notre lyrisme pour les magnifiques terrains d'atterrissage qui nous permettront d'entreprendre sans appréhension d'enthousiastes randonnées autour de notre planète.

LE SEMAINIER

LECTURES D'AUJOURD'HUI

Le bonheur n'est pas de ce monde, dit la philosophie religieuse, qui nous promet une autre vie. Gardons-nous de l' *Hérésie du bonheur*, répète M. Louis Artus en un roman de pensée noble (Plon, édit.), où il est démontré que la recherche du bonheur ne saurait être le but essentiel de la vie. Le bonheur est parfaitement de ce monde, il n'est ni une fiction ni un mensonge, il vous appartient si vous savez le saisir, affirme, par contre, M. Jean des Vignes-Rouges dans son livre : *le Bonheur* (Éditions de France), où se prodigent les recettes d'optimisme. Rarement comme en ces jours nous fûmes la proie des soucis, des vrais et des faux, les uns multipliant les autres. Les réalités pénibles s'aggravent des prévisions inquiètes. Nous sommes à toutes les heures assaillis par la vague des obsessions, et c'est contre elles surtout que M. Jean des Vignes-Rouges veut nous mettre en état de défense. Un thérapeute américain obtenait, paraît-il, des miracles par la médication du sourire. Cette gymnastique du visage agissait sur l'humeur par la correspondance, si souvent observée, entre le moral et le physique. M. Jean des Vignes-Rouges adopte et développe la méthode. Il nous propose des exercices d'hygiène psychique » dont on peut toujours essayer. Apprenez ou réapprenez à rire, évitez — ce n'est pas toujours impossible — les querelles de ménage, libérez-vous de la hantise de la ruine, traitez comme un mal passager, très passager, le chagrin d'amour, soyez avec confiance un candidat centenaire, stimulez votre goût de vivre, soyez heureux par le procédé de la suggestion, aimez ceux qui valent d'être aimés, ceux et surtout celles qui ne s'annoncent point capables de vous faire payer trop cher vos illusions : le bonheur est à vous si vous avez la raison de le capter, surtout de le garder. Voilà, certes, des propositions attrayantes. Il ne reste plus qu'à les justifier hors des mirages. Et même s'il y a dans ce livre aimable une part de mirage, cela ne réduit point son action bienfaisante, car rêver le bonheur, c'est déjà se rapprocher de lui.

La satire en images est de tous les temps. Elle ne saurait manquer au nôtre. Cami, dans le plus récent de ses livres, où la plume fait avec le crayon un mariage d'humour, prend son nouveau plaisir dans la critique du théâtre. Le titre, avec un dessin qui mord, modifie à peine celui d'une pièce à représentations multiples. *Les Grands-Parents terribles* sont encore plus terribles que *les Parents terribles*. Je ne m'exécuse point de répéter trois fois le même adjectif, car le mot commande la fantaisie dessinée et rimée où se juge une tendance que le jeu satirique de Cami conduit avec esprit jusqu'à l'absurde. En annexe à ce sketch âpre et joyeux (Baudinière, édit.), une suite de propos ou dialogues illustrés : « Si... Napoléon avait gagné la bataille de Waterloo », « Les Fantômes de la Bastille », « Conte de l'échafaud », « L'École des chauffeurs », « Mourir pour la Patagonie, ou joie des temps futurs », etc., commentent, avec une ironie multiforme, la petite histoire d'hier et d'aujourd'hui.

ALBÉRIC CAHUET.

LE GALA DU 3 JUIN
À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Nous avons indiqué la semaine dernière qu'un bénéfice du très beau monument destiné à glorifier l'infanterie française (*) le comité inspirateur de ce monument, dû au sculpteur Boucard et à l'architecte Dronet, a organisé, avec le concours de la Comédie-Française pour le 3 juin en soirée, une représentation de gala : le président de la République l'honora de sa présence ; le spectacle commença, en raison de l'abandon du programme, très exactement à 20 heures.

Ce programme comprendra en effet les cinq actes de *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand, et *l'Ofrande*, poème épique à six personnages (du rédacteur en chef de *L'Illustration*, M. Gaston Sorbets) enveloppé d'une atmosphère musicale de M. Roger-Pénau ; il sera mis en scène par M. René Alexandre.

Ce poème — qui est celui de la fougueuse, stoïque, héroïque infanterie française — a jusqu'à présent une destinée singulière. Écrit en décembre 1917 et janvier 1918 — évoquant par conséquent les heures tragiques et sublimes que la France vivait depuis 1914 — il fut représenté à la Comédie-Française pour la première fois en 1934 — vingt ans après la déclaration de guerre que nous avions subie — et complétait sur l'affiche ce chef-d'œuvre toujours jeune de notre théâtre classique : *le Cid*. Il y est repris seulement en 1939 — vingt ans après la signature de la paix — et, cette fois, sur le désir du comité du monument à la gloire de l'infanterie, il forme allié avec le plus retentissant succès du théâtre en vers de notre époque : *Cyrano de Bergerac*.

L'imprimerie de Bobigny a édité pour ce

(*) Reproduit par *L'Illustration* du 11 décembre 1937.

gala un luxueux programme illustré, sur papier du Japon, tiré à 500 exemplaires numérotés ; ce programme, de 32 pages, véritable pièce de collection, contiendra le texte complet de *l'Ofrande*.

NOTRE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

LE VAGABOND

NOTRE supplément littéraire de cette semaine fera connaître au public de *L'Illustration* un conteur américain, Hamlin Garland, peintre des mœurs et des paysages de la steppe, de la Prairie et de la montagne Rocheuse. L'une de ses nouvelles : *Le Vagabond*, dont M. et M^{me} Ferron-Chêne sont les traducteurs, dit la vie étrange et détermine l'œuvre très personnelle de Garland. Le personnage mis en scène dans les pages que nous donnons : Kelley, « le Grand Ed », peut être défini par ces lignes mises par l'auteur en épigraphe : « Cavalier errant, cœur sans repos, il parcourt encore les pistes de la solitude, méprisant l'or, emportant dans ses fontes les traditions expirantes de l'Ouest. »

Notre public trouvera dans cette lecture une évocation de l'esprit non point vers les solitudes, mais dans les terres nouvelles où, avec une humanité encore assez primitive, se compose lentement et laborieusement une société qui n'a pas encore trouvé son attitude dans la civilisation. On nous montre souvent ces hommes et ces femmes en des films somnambules, pas assez fréquemment — du moins chez nous — en des ouvrages composés. *Le Vagabond*, malgré sa présentation fragmentaire, est l'un de ces récits qui composent l'attrait de l'aventure avec l'intérêt documentaire.